LE SPHINX

Que fait-il auprès des Pyramides, sur le bord de l'immense désert ?

Pourquoi s'acharne-t-il à pénétrer le mystère insignifiant de la solitude infinie, vide d'hommes et d'action, inerte, morte ?

Est-ce que sa place ne serait pas plutôt, au carrefour des routes de l'Orient et de l'Occident, du Méridion et du Septentrion, pour démêler l'action folle et enchevêtrée des peuples, rués en une tuerie innomable ?

Ah ! s'il pouvait parler, le Sphinx, de la Guerre, comme il enlèverait, de nos poitrines, le poids de lourdes alarmes ! S'il pouvait nous révéler les voies du Destin, les projets et surtout les moyens d'un ennemi si retors, si riche en astuce, si débordant d'audace, si peu ménager de ses propres ressources, qu'en s'épuisant lui-même, il menace d'épuiser le monde !

S'il pouvait seulement nous révéler les chemins tortueux et couverts, par lesquels on nous conduits, nous expliquer les raisons de ce qui arrive et de ce qui n'est pas arrivé ; nous dire pourquoi, ici, ces épreuves, là, ces succès, ailleurs, ces revers, partout ces sacrifices; pourquoi ces déceptions après tant d'espoirs bruyamment affichés, pourquoi ces prévisions irréalisées, ces calculs déjoués, ces erreurs à réparer, cette lutte contre le temps, ajoutée à la lutte contre les hommes et contre la nature hostiles !

Nous vivons dans l'obscurité, nous marchons avec un bandeau sur les yeux, et si, par intervalles, ce bandeau s'amincit, au point de laisser percevoir quelque lueur à notre esprit, aussitôt, il redevient plus opaque et la lueur aperçue, qui nous donnait l'espoir d'une route désormais éclairée, s'évanouit soudain, sans que jamais nous puissions la revoir.

Peut-on jeter un regard en arrière, pour deviner, par le tracé du chemin parcouru, la direction de l'avenir ?

Dès le premier jour de la guerre austro-serbe, devenue conflagration quasi-universelle, des problèmes se posaient impérieusement, comme l'équilibre balkanique et la liberté des Dardanelles. Dans quel sens devait pencher la solution pour qu'elle soit favorable aux Alliés, il est inutile de le dire : le moins qu'il nous aurait fallu obtenir, c'est d'une part, lier les bras à la Turquie, pour qu'elle laisse le passage libre aux blés et aux pétroles russes, à la sortie, aux munitions de toutes origines, à l'entrée ; et d'autre part, empêcher toute défection des souverains germanisants des Balkans, toute trahison, de leur part, envers leurs peuples et les libérateurs de leurs peuples.

On aperçoit depuis trop longtemps, hélas, à quel point nous tournons le dos au premier de ces deux buts, et les événements récents nous montrent de combien nous sommes éloignés du second.

La Turquie, où existait un parti important qui aurait pu consentir, si on lui avait facilité l'accès du pouvoir, à une « neutralité bienveillante », analogue à celle du Gouvernement grec, s'est dressée, formidablement armée contre notre alliée russe, d'abord, contre la flotte anglaise, ensuite, lorsqu'elle témoigna de sa témérité dans une entreprise impossible, pour écarter l'envahisseur du Canal de Suez, enfin contre les valeureuses légions anglo-françaises, formées essentiellement des élites des troupes coloniales des deux pays.

La stratégie et la diplomatie corrigeront-elles, avec le temps et par un changement d'aiguillage, ces considérations de tous. Mais répareront-elles jamais le massacre de 800.000 Arméniens et la réduction en esclavage d'un million d'autres, qui vont peut-être périr avant que ces erreurs ne soient corrigées ?...

La Bulgarie qui n'existe politiquement que par les sacrifices et le dévouement de la Russie, devait dans tout conflit où celle-ci se serait trouvée engagée aux Balkans, lui accorder tout son concours ; la voici aux mains de l'ennemi commun !

Réparerons-nous jamais — nous, les alliés — les fautes accumulées dans notre contemplation diplomatique de la lutte de l'Archange et de Satan, devant le mercantilisme du souverain, mettant sa couronne aux enchères sur une mise à prix de plus de 30 deniers ? . . . . . .

Ah ! si le sphinx pouvait parler !

Retrouverons-nous seulement, de l'autre côté du Rhin, en allant au devant de nos alliés de la Neva et de la Moskova, retrouverons les richesses dont ou nous a spoliés, assez d'or et de ressources pour tirer, de l'infâme le remboursement de ses odieuses déprédations ?

Ah ! si le sphinx voulait parler !...

Jean de Noisy